

Prologue

Julian Ripps était bien trop gros pour se prélasser dans un jacuzzi entre deux femmes nues, à moins qu'il soit riche ou que les deux femmes soient des prostituées. Ce qu'il n'était pas, mais ce qu'elles étaient, elles. Et elles travaillaient pour lui; il s'agissait donc en quelque sorte d'une fête de bureau, version partouze. Les trois fêtards venaient de se livrer à un Kama Sutra aquatique dans le jardin de Julian, au sommet de la colline, et ils se reposaient sous la voûte étoilée. En cette douce nuit de septembre, la San Fernando Valley s'étalait au loin, tel un cadavre décoré de guirlandes lumineuses.

Si Julian approchait de la quarantaine à toute vitesse, ses camarades de jeu étaient jeunes et sveltes. L'une des deux, Brésilienne, était un pur produit de l'économie mondiale et des échanges charnels Nord-Sud, une marchandise corporelle. Ses longs cheveux bruns étaient collés dans son dos, ses implants mammaires ballottaient dans l'eau bouillonnante – deux bateaux rebondis avec des tétons en guise de proue. L'autre fille venait d'un État quelconque du Midwest dont il n'essayait même pas de se souvenir. L'Illinois? Le Kansas, peut-être, mais quelle importance? Tout ça se ressemblait sous les blés ondulants. Une blonde décolorée aux cheveux hérissés, avec beaucoup trop de piercings au goût de Julian: oreilles, nez, lèvres vaginales.

Le jacuzzi était de plain-pied avec la terrasse dallée, et le trop-plein se déversait dans la piscine adjacente qui luisait d'un éclat bleu irréel dans la lumière des projecteurs immergés. Julian se laissa aller en arrière et prit les deux femmes par les épaules pour afficher une solidarité post-coïtale peu convaincante. Il était préoccupé, nerveux. Il tendit la main vers son briquet et alluma un Montecristo; la fumée l'obligea à plisser ses yeux sombres. Malgré sa nudité grassouillette, il n'y avait rien de doux dans son expression et les deux femmes le regardaient avec méfiance.

Julian contempla sa maison, une boîte de verre et de métal construite dans l'extase de son premier succès, et se demanda s'il allait devoir la vendre. Certes, il avait blanchi son argent, mais celui-ci n'était pas encore assez propre. Voilà que le fisc lui cherchait des poux dans la tête, et son avocat l'avait averti qu'une inculpation pouvait arriver d'un jour à l'autre avec son café du matin.

«Faut que j'y aille», déclara la fille aux piercings. Puis elle demanda: «Est-ce qu'il te reste de la coke?» Julian aimait sa façon de s'exprimer: *Est-ce qu'il*, et non pas *T'as encore* ou *T'aurais pas*. Il appréciait les gens qui faisaient un effort pour paraître civilisés, l'existence était tellement dévaluée de nos jours.

«Sur le comptoir de la cuisine, répondit-il. Laisse-m'en un peu.»

Quand la blonde sortit du jacuzzi et commença à s'essuyer, la Latina (nom de scène: Tabitha) se dit qu'il était temps de partir et elle sortit à son tour.

«Vous êtes obligées de vous en aller toutes les deux?» demanda Julian.

La solitude avait surgi de nulle part.

« Tu m'as épuisée », mentit la Latina en s'enveloppant dans le peignoir en éponge fourni par Julian. Sa collègue se dirigeait vers la maison, une serviette à la main, toujours nue. La Latina envoya un baiser à Julian, et en se retournant pour la regarder s'éloigner, il remarqua la lumière bleutée du téléviseur à écran plasma dans l'obscurité du living-room. Le journal télévisé local diffusait une poursuite à grande vitesse sur l'autoroute. Julian aimait ces images qui constituaient l'aliment de base des flashes d'information dans le Southland. Il les regardait pour se détendre, de la même manière que certaines personnes observent un aquarium. Il était en train de compter les voitures de police lorsqu'il sentit un léger pincement dans la poitrine.

Julian s'enfonça à nouveau dans l'eau, en remuant les épaules pour essayer de relâcher les muscles dans le haut de son dos. Sa poitrine se contracta encore, puis plus rien. Il baissa les yeux vers son engin, mais il ne le vit pas, son ventre ayant atteint le point de non-retour; un niveau d'obésité annonciateur de régimes draconiens ou d'opération chirurgicale. C'était une atteinte à la virilité en toutes circonstances, mais plus particulièrement dans sa profession. Julian savait qu'il allait devoir s'occuper sérieusement de sa condition physique. Il sentait rebondir contre les parois de son abdomen les deux cheeseburgers qu'il avait mangés au dîner; ils faisaient la roue et des sauts périlleux arrière: un duo d'acrobates. Et quelle quantité de coke s'était-il enfilée avant de s'immerger dans le jacuzzi? Des gouttelettes de sueur brillaient sur son front lisse. Il avait l'impression de transpirer plus que d'habitude. Peu importe, il allait sortir d'une minute à l'autre, de toute façon.

À travers les murs en verre de la maison, il voyait les filles qui allaient et venaient dans le living-room; l'une des deux parlait dans son portable, l'autre buvait un soda light. Soudain, il se surprit à espérer qu'elles foutent le camp. Il avait besoin d'être seul pour décider de quelle façon il allait gérer ce problème financier.

Il pouvait fourguer de la came, assurément. C'était une denrée pour laquelle il existait un marché inépuisable, et il l'avait déjà fait. Il possédait des contacts dans ce domaine, des clients à lui, et peut-être accepteraient-ils de le brancher sur une combine. Mais dans ce business, on n'avait pas droit à l'erreur, et quand un truc clochait, ça prenait généralement des proportions spectaculaires; on pouvait s'attendre à finir criblé de balles ou dans une cellule.

Julian constata qu'il se sentait légèrement nauséux. Il se dit que s'il buvait une bière, ça calmerait peut-être son estomac. Les filles s'habillaient, elles s'apprêtaient à partir. Il aurait voulu les appeler, mais il avait oublié leurs noms. Celle avec les cheveux hérissés enfilait une veste en jean délavé par-dessus un minuscule débardeur blanc, lorsque le cerveau récalcitrant de Julian s'enclencha subitement. «Manna!» cria-t-il, mais elle ne l'entendit pas. Elle bavardait avec Tabitha, qui avait posé son téléphone. Il essaya de nouveau. «Manna!» Sa voix était un peu plus faible; il manquait de souffle. On aurait dit que l'eau était plus chaude. Au loin, un coyote hurlait; son cri plaintif venait mourir contre le flanc de la colline éclairée par la lune.

En temps normal, Julian se serait levé pour se rendre dans la cuisine sans s'habiller, mais l'étalement de son ventre mettait à mal son assurance habituellement infaillible. Il

n'avait pas envie de s'exhiber en se demandant si ces deux sauterelles le considéraient comme un gros lard, un tas de saindoux proche de l'âge mûr. *Proche ?* Qui essayait-il de berner ? Il était en plein dans l'âge mûr.

«Manna!» Cette fois, Julian entendit à peine sa voix, tandis qu'il regardait la maison de verre qui semblait s'éloigner. Il essaya d'inspirer à fond, mais put tout juste avaler un peu d'air ; les pompes jumelles dans sa cage thoracique avaient fini leur journée, apparemment. La douleur qui irradiait dans son bras gauche ne fut d'abord qu'une distraction qui lui fit oublier qu'il n'arrivait plus à remplir ses poumons fatigués et tachés de nicotine. Puis elle le frappa comme une balle à tête creuse et il sentit sa poitrine exploser. Trente-neuf ans, c'était beaucoup trop tôt pour un infarctus du myocarde, aussi ne comprenait-il pas ce qui lui arrivait. Il aurait pu en avoir une petite idée s'il avait consulté un médecin récemment : l'athérosclérose était facile à diagnostiquer et celle de Julian était visible d'avion. Il savait que s'il voulait sauver sa vie, oui, sa vie, car il comprenait enfin qu'il se passait un truc grave, il fallait qu'il sorte de l'eau bouillonnante et qu'il titube à poil jusqu'à la maison, au diable les poignées d'amour et la bite rétractable, pour demander à une des filles d'appeler une ambulance en expliquant que Julian Ripps était en train de mourir. De mourir, parfaitement ! Auraient-ils l'obligeance d'envoyer quelqu'un à son domicile, à la sortie de Mulholland, du côté Vallée, avec de la nitro et un défibrillateur pour faire repartir son cœur, avant qu'il tire sa révérence ?

Julian posa les mains de chaque côté du chaudron en ébullition et il poussa de toutes ses forces sur ses bras dont les muscles ne se dessinaient absolument pas. C'est alors

qu'il pénétra dans un royaume de douleur, plus intense que tout ce qu'il avait jamais connu.

Conscient de l'enjeu, il rassembla un degré de volonté jusqu'alors insoupçonné et, grognant et haletant, il hissa sa masse sur la terrasse. Couché sur le flanc telle une créature marine échouée, il regarda sa maison. Il vit Tabitha sortir avec légèreté de la cuisine en chrome et en marbre. Manna était déjà partie.

Julian parvint à glisser une jambe sous lui et, trouvant un soupçon de force dans les régions supérieures de sa cuisse, il appuya son pied sur les dalles mouillées. Ruisselant et perclus de douleur, mais mu par un enviable instinct de survie, il était bien décidé à atteindre la maison, le téléphone et la vie licencieuse qui, croyait-il, l'attendait.

Le vent chaud continuait à souffler du désert. Il entendit le coyote hurler de nouveau, plus près. Le ciel paraissait plus bas, les étoiles de plus en plus proches, à mesure que sa conscience se débinait sur la pointe des pieds vers l'obscurité. La bouche ouverte, il essaya encore une fois d'appeler au secours, mais rien ne vint, à l'exception d'un coup de massue en pleine poitrine qui le fit pivoter, puis reculer en titubant, avant de retomber avec un grand plouf dans le jacuzzi, où il fut découvert le lendemain matin par un piscinier salvadorien, spectacle qui traumatisa le pauvre clandestin à tel point qu'il prit sa journée pour aller prier à Notre-Dame des Autoroutes.

Au mois d'avril précédent, le frère cadet de Julian assistait à une *bar mitsvah* dans un salon du Beverly Hills Hotel. De taille modeste, Marcus Ripps possédait un physique agréable et svelte, d'une telle banalité que vous auriez pu le regarder commettre un crime sans pouvoir l'identifier par la suite. Il avait des cheveux châtons, légèrement ondulés, toujours courts, et des yeux presque noirs, surmontés d'un front songeur, creusé de rides depuis peu, sous le poids des complications d'une vie ordinaire. Un sourire sardonique retroussait souvent ses lèvres, entourées de joues lisses qui ne demandaient qu'à laisser pousser une barbe épaisse comme une fourrure. Pas véritablement beau, Marcus dégageait une impression de bonté ineffable, et son air franc, sa décontraction, en faisaient un homme apprécié.

En balayant du regard la vaste salle, il remarqua un grand escalier qui descendait à partir d'une splendide fausse porte dorée à double battant, et il s'émerveilla que l'on puisse accorder tant d'attention à une chose dénuée de toute fonction apparente. Cet escalier conférait au salon un aspect de décor de théâtre, ce que Marcus trouvait logique étant donné qu'il jouait lui-même le rôle de quelqu'un qui s'amuse. Plusieurs centaines de fêtards richement vêtus évoluaient au milieu des tables qui croulaient

sous le homard, les côtelettes d'agneau, les miettes de crabe, le caviar, le champagne, et une maquette du complexe multisports Staples Center entièrement réalisée avec des sushis. Deux fontaines de chocolat jaillissaient vers le plafond peint. Des compositions florales sophistiquées, venues par avion du Japon, parfumaient l'air purifié. Dans un coin, un célèbre catcheur professionnel signait des autographes aux jeunes invités. Dans un autre, un photographe de *Vanity Fair* tirait le portrait des personnes présentes, et une équipe vidéo enregistrait l'événement pour la postérité.

Marcus n'appréciait guère ce genre de *bar mitsvah*. Il estimait que la fonction originale avait été dévoyée par une société qui dépouillait de leur signification la plupart des pratiques spirituelles, combinée avec le goût insatiable des jeunes garçons pour le lucre et la fête. À ses yeux, c'était un exercice inutile, l'occasion pour les hôtes d'organiser une réception digne d'un mariage pour deux cent cinquante de leurs plus proches amis. Les invités enfilait leurs plus beaux atours, se délectaient de plats fins et se comportaient comme s'ils participaient à une collecte de fonds pour une maladie à la mode, à cette différence près que l'on jouait de la musique klezmer au moment de l'apéritif. Le fait que Marcus soit en train de grignoter une succulente côtelette d'agneau, servie sur un plateau d'argent par une actrice porno débutante aux yeux cernés de khôl, ne parvenait pas à adoucir son jugement.

Son aversion pour ce genre de festivités était récente. Ayant grandi dans un foyer qui ne pratiquait aucune religion de manière formelle, Marcus avait envié aux juifs leurs *bar mitsvah*, aux catholiques leurs communions et

aux Mayas leurs sacrifices humains. Que l'on choisisse de sonder les mystères de l'univers par le biais des rites, ça ne le gênait pas. Marcus était un déontologiste, il croyait dans les règles inflexibles. La religion possédait des règles, *ergo*, c'était une bonne chose. Hélas, l'obligation de croire en Dieu était pour lui source de complications.

Mais à cet instant, Marcus ne pensait pas à l'eschatologie. Ce qu'il se disait, en regardant un dresseur d'animaux vêtu d'un pantalon bouffant en lamé doré et coiffé d'un turban orné de pierres précieuses promener des enfants sur un bébé éléphant, c'était : avec tout l'argent dépensé aujourd'hui, on pourrait détourner le Mississippi.

Il observa les gens et caressa timidement le revers de son costume bleu vieux de six ans. Un accroc visible était apparu sur la manche gauche.

« Je vais leur demander le nom de leur traiteur, même si on n'a pas les moyens de se le payer. » C'était sa femme, qui rongait un os de côtelette sur lequel il ne restait plus aucune trace de chair animale. Elle portait une veste en tricot constituée d'innombrables variations de la couleur rouge, par-dessus un chemisier blanc moulant. Une jupe plissée en laine noire, mi-longue, dévoilait des mollets bien galbés qui plongeaient dans des escarpins noirs. Jan, copropriétaire d'une petite boutique, était une publicité ambulante pour les vêtements qu'elle vendait : à la mode, mais sans agressivité, le style branché à bas prix. Elle avait de grands yeux noisette, ce soir-là délicatement ornés d'ombre à paupières, une peau laiteuse légèrement hâlée comme tous les habitants de Californie du Sud qui n'évitent pas systématiquement le soleil, un nez de taille moyenne qu'elle n'avait jamais

envisagé de faire refaire (et qui n'en avait pas besoin), et des lèvres un peu trop fines à son goût, mais qui œuvraient de concert avec le reste de sa physionomie pour offrir l'image d'une séduction franche, à défaut d'être irrésistible. Elle entretenait la fermeté de son corps dans un club de gym appartenant à une chaîne aux tarifs abordables, et Marcus se disait souvent que s'il la croisait dans la rue, il se retournerait pour lui jeter un deuxième coup d'œil. Malgré cela, ils n'avaient pas fait l'amour depuis plus d'un mois, ce qui constituait pour lui une cause de consternation grandissante.

Comme les centaines d'autres invités, Marcus et Jan attendaient patiemment l'entrée du roi de la fête: Takeshi Primus. Bien que Marcus ait grandi avec le père de Takeshi, Roon, il était ici aujourd'hui car il travaillait pour celui-ci, et non pas parce que Roon avait invité un tas d'anciens amis. Roon Primus avait décroché le gros lot en innovant dans le secteur de la fabrication de jouets; une réussite qu'il avait reproduite dans d'autres activités qui n'avaient aucun rapport avec les jouets, et il avait poursuivi son ascension jusqu'à obtenir des portraits flatteurs dans les revues d'économie et une demeure grandiose à Bel Air, bien loin de leurs piteuses origines. Contrairement à Marcus, directeur de production dans la seule usine de Roon qui se trouvait encore sur le sol américain.

Donc tous les sentiments que pouvait engendrer le fait de travailler pour un vieil ami se mélangeaient. Marcus éprouvait alternativement de la reconnaissance, car il bénéficiait de la loyauté de Roon, mais aussi, quand il écoutait ses penchants plus sombres, de l'amertume. Au fond de lui, même si jamais il ne l'avouerait, il avait honte

de ne pas avoir tenté sa chance tout seul et de n'avoir pas fait de sa vie une réussite commerciale, comme l'avait souhaité son père, qui possédait un magasin de chaussures à Seal Beach.

Marcus avait été un meilleur élève que Roon, pour qui l'école n'était rien d'autre qu'une étape sur son parcours doré. Après le lycée, Roon était entré à la fac de Cal State, à Fullerton, d'où il était sorti avec un diplôme de gestion, sans mention. Marcus, lui, avait obtenu une maîtrise de philosophie à Berkeley. Il travaillait pour la radio du campus et pendant un temps, il avait envisagé de poursuivre une carrière de disc-jockey, un de ces habitants du bout de la nuit et de l'univers des basses fréquences, qui passent des groupes dont personne n'a jamais entendu parler, en déplorant que la «commercialocratie» se soit emparée du monde. Ce projet avait vécu jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que ces emplois n'étaient généralement pas accompagnés de salaires.

Quand Marcus était sorti de l'université avec mention, il s'aperçut qu'il possédait un certain talent pour décrocher des boulots, mais jamais très bons, c'est-à-dire propres à assurer un avenir. Et donc, tout en travaillant comme aide-soignant à l'hôpital, il avait envoyé cinquante lettres et s'était retrouvé finalement dans la sphère glamour de l'industrie de la communication, à vendre des abonnements au câble en faisant du porte-à-porte à East Los Angeles. Chaque jour, il lisait consciencieusement les petites annonces dans la presse, et après quatre mois passés à battre le pavé dans le *barrio* pour fourguer des packs premium à des Mexicains grognons (dont beaucoup, croyant qu'il travaillait pour les services d'immigration, refusaient de lui ouvrir leur porte), il parvint à décrocher

un boulot au service commercial d'une des dernières petites radios AM qui s'obstinaient à diffuser des tubes du Top 40.

Après la fac, Marcus était retourné s'installer chez ses parents et le trajet entre San Pedro et les locaux de Glendale lui prenait une heure et demie dans chaque sens. Ce métier ne lui plaisait pas, mais il ne savait pas quoi faire d'autre. Contrairement à Roon, il n'avait pas de plan de carrière, pas de vision à long terme. Tout ce qu'il entreprenait était un pis-aller en attendant on ne sait quoi. Tout en guettant l'occasion suivante, il effectua une visite de démarchage dans une boutique de vêtements baptisée Change, sur Colorado Boulevard à Pasadena, et il demanda à parler à la gérante, Jan Griesbach. Bien que sa boutique n'ait pas les moyens de faire passer une publicité à la radio, Jan fut séduite par le ton d'autodénigrement dans le boniment de Marcus et quand celui-ci l'invita à sortir avec lui, elle accepta aussitôt.

L'arrivée de Jan régla la question de sa vie privée, mais il n'était toujours pas satisfait de son métier. Alors qu'il cherchait péniblement une solution, entre deux baratins téléphoniques, il reçut un appel de Roon, qui souhaitait remplacer un directeur de production dans une usine située aux confins nord de la San Fernando Valley. Roon voulait quelqu'un en qui il puisse avoir confiance.

Marcus travaillait pour son ami depuis presque quinze ans maintenant, et même s'il aurait aimé faire quelque chose de plus excitant que de fabriquer des jouets, il savait qu'il aurait été indécent de se plaindre.

Marcus devinait que son parcours banal était bien moins impressionnant que ceux des invités huppés qui tournoyaient autour de Jan et lui dans cette *bar mitsvah*.

Tous ces gens étaient prospères et leurs vêtements chic, leur hâle et leurs dents reflétaient leur absence de soucis financiers. Il s'en serait voulu de le reconnaître, mais il se sentait mal à l'aise et un peu intimidé.

«Papa, regarde!» Marcus baissa les yeux et vit son fils, Nathan, en train d'exhiber sur son avant-bras un tatouage au henné représentant une jeune femme souriante en bikini. SALUT, MATELOT pouvait-on lire au-dessus de sa tête. Nathan était un gamin de onze ans, petit pour son âge, dont la particularité physique la plus marquante était son immense bouche, garnie d'un appareil dentaire bleu dont le métal aurait pu suffire à bâtir un pont suspendu de taille réduite.

Jan tendit le cou pour voir le tatouage de son fils et se mit à rire.

«On pourra faire venir le type des tatouages pour ma *bar mitsvah*?» demanda Nathan. Si Marcus n'était pas juif, son épouse l'était. Comme son mari, Jan n'était pas pratiquante, mais Nathan avait réclamé une *bar mitsvah* et ses parents, après de longues discussions (principalement pour déterminer s'ils avaient les moyens de payer une telle fête), avaient décidé d'accéder à sa requête.

Nathan montrait quelque chose du doigt et Marcus tourna la tête vers un coin de la salle. Une sorte de *biker* de cent cinquante kilos, barbu, était en train de tatouer un serpent enroulé autour d'une pomme sur l'épaule nue d'une fillette de dix ans, à côté de la fine bretelle de la robe.

«On pourra engager ce type, dis?» demanda Nathan. Marcus sourit et secoua la tête de façon à exprimer son amusement devant cette question, sans laisser deviner une véritable réponse. Nathan, dont les récepteurs

s'emballaient dans l'attente de sa propre bacchanale, reparti en courant avant que son père ait eu le temps de donner son avis.

Marcus avait entendu un tas d'histoires sur les *bar mitsvah* locales: l'équipe de pom-pom girls des Lakers qui dansait sur *Hava Nagila*; un garçon qui faisait son entrée sous un chapiteau de cirque, porté sur un fauteuil à franges par quatre Nubiens gonflés aux stéroïdes, en string argenté, dont les muscles luisaient sous l'éclairage à dix mille dollars; un père très fier, qui détenait le brevet d'un tissu semblable au Velcro, avait transformé en patinoire un salon du Four Seasons Hotel et distribué des patins à tous les invités. Ce n'était pas le milieu dans lequel évoluait la famille Ripps: le monde du grandiose, où l'on dépense sans compter. Ils avaient supposé que Roon Primus organiserait quelque chose de tout aussi opulent et frivole.

Marcus et Jan furent étonnés, peut-être même un peu déçus, de voir que Roon était finalement un hôte de goût, exception faite de la fille à moitié nue tatouée sur le bras maigrelet de leur fils, et du bébé éléphant.

Roon avait posé sa grosse main sur l'épaule de Marcus et il embrassait Jan sur la joue, en les remerciant d'être venus.

«J'ai bien aimé ton discours», lui dit Marcus. Ce matin, lors de la cérémonie religieuse, Roon avait eu des mots très tendres au sujet de son fils; il avait presque semblé au bord des larmes.

«Je l'ai fait écrire par un des gars de mon service communication. Il a vraiment compris ce que je ressentais.» Roon avait une voix grave, retentissante. Même quand il parlait à voix basse, elle résonnait. Il murmura à l'oreille

de Marcus: «Ne va pas croire que je ne sais pas que tout ça c'est de la connerie. Mais il faut donner aux gens ce qu'ils attendent, et essayer d'en tirer quelque chose. Toi aussi tu vas organiser une *bar mitsvah*, hein ?

– Tu es sur la liste des invités.»

Roon ignore avec magnanimité l'égalité sociale contenue dans la réponse de Marcus.

«Kyoko est splendide», commenta Jan. Kyoko était la grande et svelte épouse américano-japonaise de Roon, en train de poser pour le photographe de *Vanity Fair* sous une sculpture en glace représentant son fils, grandeur nature.

Roon remercia Jan d'un hochement de tête indifférent. C'était un grand type, plus d'un mètre quatre-vingts, et il pesait presque cent kilos. Son véritable prénom était Ronald, mais il le trouvait pompeux et démodé. Le premier à l'avoir appelé Roon était un copain de lycée, tellement défoncé que son cerveau avait des ratés à l'allumage, et au lieu de Ron, c'est *Roon* qui était sorti de sa bouche pâteuse. Marcus n'avait pas été surpris de la facilité avec laquelle Ron Primus avait renoncé à son prénom, en encourageant tout le monde, y compris ses professeurs, à l'appeler Roon. Il savait lâcher du lest, et passer à autre chose, comme sa précédente épouse se serait fait un plaisir de le confirmer.

Sa main pesait lourdement sur l'épaule de Marcus, et un peu trop longtemps au goût de celui-ci. Soudain, elle se retira. Roon était parti saluer un homme grand et élégant, dont le sourire ressemblait à une caisse enregistreuse. Marcus mit un certain temps à s'apercevoir qu'il s'agissait du gouverneur de Californie. Il écouta leur conversation pendant un instant (ils évoquaient une

conférence à Davos), puis, quand il devint évident qu'il était désormais transparent, il reporta son attention sur Jan. Celle-ci secoua la tête devant l'inélégance du politicien, mais avant qu'elle puisse livrer sa façon de penser, les lumières du plafond (obéissant à un régisseur invisible) s'atténuèrent, et un projecteur se braqua sur un DJ, debout au milieu de la piste de danse. C'était un Blanc assez jeune, grimaçant, avec d'épais cheveux bouclés et un sourire Ultra Brite, vêtu d'un costume blanc par-dessus un T-shirt en soie noire, et chaussé de richelieus bicolores, noir et blanc. Débordant d'énergie nerveuse, il agita la main à la manière d'une baguette pour écarter le flot des invités.

Quand il lança «On va se la jouer *old school!*», une musique à peine audible céda place au martèlement trop familier de la basse et de la batterie de la nation hip hop, qui s'était propagé au point d'englober, apparemment, tous les enfants blancs d'Amérique; et la voix enregistrée d'un rappeur, dont le plus grand coup médiatique avait été de se faire flinguer, se mit à discourir longuement sur son scrotum, accompagné d'effets sonores appropriés.

Le DJ plein de dents incita les invités à taper dans leurs mains au rythme de la chanson, et soudain, un autre projecteur éclaira le sommet de l'escalier et la fausse porte, qui en fait n'était pas fausse. Alors que des lumières vives se reflétaient sur le placage doré, les deux battants s'ouvrirent à la volée pour laisser apparaître un garçon de treize ans qui mesurait dans les un mètre cinquante. Takeshi Primus affichait un sourire de dément. Il avait une danseuse à chaque bras, des professionnelles de l'ambiance, dont la tâche consistait à traîner des invités qui n'avaient aucun sens du rythme sur la piste de danse, où

elles s'efforçaient, par un mélange de mouvements saccadés et, surtout, d'encouragements, de faire monter l'énergie de la fête vers le niveau d'hystérie souhaité. Moulées dans des combinaisons en spandex, les deux femmes prirent le jeune garçon amérasien par le bras et, sous les acclamations d'adoration de l'assemblée, lui firent descendre le grand escalier, jusque dans la gueule bouillonnante de sa consécration.

Marcus assistait à ce spectacle avec incrédulité et stupéfaction. Il regarda sa femme, qui ne lui rendit pas son regard, abasourdie qu'elle était par la vision de ce garçon prépubère qui se pavanait entre ces deux femmes. Alors que la foule continuait à applaudir, le volume de la musique augmenta. Takeshi et ses cavalières atteignirent la piste et le trio dansa pendant un instant, le garçon enchaînant de manière assez médiocre des pas qu'il avait vus dans des clips. Les deux femmes l'imitèrent avec enthousiasme, puis elles encouragèrent la foule des invités à les rejoindre sur la piste.

Entretemps, le rappeur avait atteint le refrain de sa chanson, si bien que les joyeux fêtards se lancèrent en chœur dans un pogo de célébration, alors que les paroles incantatoires jaillissaient des enceintes :

C'est une pute, c'est une pute, une sale pute, une puuute...